

Joseph CRESSOT

1882-1954

Le souvenir de Joseph Cressot mérite d'être entretenu dans le monde scolaire à la fois pour son implication directe en Moselle et pour son rayonnement sur l'enseignement primaire dans tout le pays. Les hasards de l'Éducation Nationale l'ont amené à Montigny-lès-Metz en 1922.

Aucun lien ne l'avait lié jusque-là à la Haute-Marne tout à fait quelconque,

vignerons, ne roulaient pas sur l'or, mais enfants, leur maison, quelques pièces de

La trajectoire suivie par l'enfant Joseph

voué à une carrière d'enseignant. Il a

unique de son village à une époque

depuis peu, tenue par un maître

Comme les autres enfants, le jeune

Une première étape fut franchie

suivre la suggestion de l'instituteur

jeune Joseph. Il put partir au collège

avait aisément réussi le concours

sa réussite au concours de l'École

encore à Chaumont. Il n'était pas

rutilant les jours de sorties dans les

ses camarades. Son avenir se dessinait

Toutefois sa place de major de promo et

professeurs lui proposèrent de continuer

à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud. Il

assurait la préparation à ce concours en section lettres. Il paraît qu'il n'avait toujours pas eu l'occasion de visiter la ville de Beauvais quand son succès au concours d'entrée à l'ENS l'amena à la quitter pour aller à Saint-Cloud.

Commença alors pour lui une période plus difficile. Il rata l'agrégation à l'issue de ses années passées à l'ENS, ce qui constitua pour lui une grande rupture. C'en était brutalement fini de l'internat alors qu'il ne connaissait que ce type de

vie depuis de nombreuses années et surtout, la bourse, dont il avait régulièrement profité, fut brutalement coupée. Il fit

d'abord un remplacement au collège de Joinville avant de recevoir une nomination pour Bonneville en Savoie. L'année

suivante, il réussit le concours d'agrégation, mais il était toujours à Bonneville alors qu'il rêvait de revenir en Haute-Marne.

Voyant qu'il n'y avait pas de poste disponible en EN à Chaumont, il décida de devenir inspecteur primaire en 1909. Son

calcul s'avéra être judicieux puisqu'il obtint aussitôt une circonscription à Bar-sur-Seine. Mais marié depuis peu, il eut la

Moselle. Il avait vu le jour en 1882 dans un village de Chatoillenot. Ses parents, des petits paysans

ils se sentaient à l'aise avec leurs quatre terre et deux vaches.

Cressot est celle d'un excellent élève

commencé par fréquenter la classe

où l'école était devenue obligatoire

conscientieux et fier de sa place.

Cressot allait aussi garder les vaches.

quand les parents acceptèrent de

de faire continuer les études au

de Joinville comme interne puisqu'il

des bourses. Trois ans plus tard,

Normale le conduisit pour trois ans

peu fier d'arbore son bel uniforme

rues de Chaumont en compagnie de

clairement, il allait devenir instituteur.

la qualité de ses résultats firent que ses

les études et de passer le concours d'entrée

partit un an à l'École Normale de Beauvais qui



Maison natale à Chatoillenot en Haute-Marne

douleur de perdre sa femme et son premier fils à quelques mois de distance en 1910. Quelques années plus tard, il se remaria avec une ancienne normalienne supérieure originaire d'Avril près de Briey. La date de ce remariage n'a rien d'anodin, août 1914 ! Quinze jours plus tard, il endossait l'uniforme militaire pour quatre ans de guerre. Il fit partie des fantassins placés sur la première ligne de combats, aussi bien au Chemin des Dames qu'en Lorraine. Parti soldat de



J. Cressot au poste d'observation du Chemin des Dames

1^{ère} classe du 37^e RI, il sortit de la guerre avec un grade d'officier. Ce qu'il vit des années durant était atroce et il réussit à tenir le coup grâce à son appétence pour la lecture et au courrier journalier échangé avec son épouse. À la démobilisation, le couple fut envoyé à Saverne. C'est là que mourut, à 11 mois, le second fils de Cressot, mais aussi que naquit sa fille Marie-Anne qui illumina toute sa vie. Il s'efforça dans sa circonscription de Saverne de servir de tampon entre un ministère pressé de généraliser le français et une population encore très marquée par l'empreinte allemande. Et en 1922, quand il obtint une mutation pour la circonscription de Montigny-lès-Metz, son épouse put enseigner comme professeur de lettres à l'école primaire supérieure de la rue Taison à Metz. Les logements étaient encore rares à l'époque, mais le couple réussit à s'installer rue de Pont-à-Mousson. Le nouvel inspecteur primaire ne tarda pas à devenir un visage familier des rues de Montigny. On le voyait sur son vélo toujours prêt à entamer la conversation avec les uns et les autres. Bien des anecdotes ne tardèrent pas à circuler chez les enseignants à son propos, elles s'accordaient toutes au sujet de sa bonhomie et de son équité, mais rappelaient sa rigueur dans l'exigence. Il lui arrivait de prendre en main la classe d'un débutant. Plutôt que d'en rester à une appréciation négative, il prodiguait généreusement des conseils pratiques et revenait dans la classe par la suite apprécier les progrès de l'enseignant. Les maîtres et maîtresses de sa circonscription se transmirent assez vite des informations sur sa manière de procéder. On le voyait prendre le chemin de la gare ou se rendre à l'arrêt d'autocar à l'issue d'une inspection, mais il n'était pas rare qu'il effectue un demi-tour et qu'il reparaisse dans la classe qui avait fait l'objet de l'inspection. D'autres fois, il allait au restaurant là où il se trouvait et réapparaissait l'après-midi dans la classe qu'il avait visitée le matin.

Joseph Cressot considéra comme une chance sa promotion de 1930 qui lui permit de devenir le directeur de l'École Normale d'instituteurs de la Moselle. Il arriva dans une EN apaisée après des années difficiles au lendemain de 1918.

Il exerça pleinement sa fonction de directeur en intervenant aussi bien dans la vie d'interne des jeunes gens que dans leur formation. La proximité de son nouveau logement, réuni au bâtiment d'école normale par un petit pont couvert, lui permit de venir n'importe quand, aussi bien le soir en toute discrétion et de surprendre les normaliens à tout moment. Ils ne le prenaient pas mal, ils considéraient comme normal qu'il vive parmi eux. Ils l'avaient d'ailleurs surnommé le « petit

père », par affection pour lui et pas seulement pour souligner sa petite taille. Cressot sut, à vrai dire, créer un climat de réelle confiance réciproque qui constituait la base des relations, sans avoir à brandir en permanence les risques de punitions. Il se livra régulièrement à un type d'activité qui contribua grandement à renforcer les liens entre directeurs et jeunes. Chaque semaine, il les rassemblait une paire d'heures en dehors des heures de classe et engageait un entretien sur un sujet d'actualité, ce qui reliait les jeunes internes au monde ambiant. C'était l'occasion pour les normaliens d'apprendre à prendre la parole et à argumenter. Les événements donnèrent raison à Cressot qui ne manquait pas d'expliquer qu'il sentait la guerre arriver.

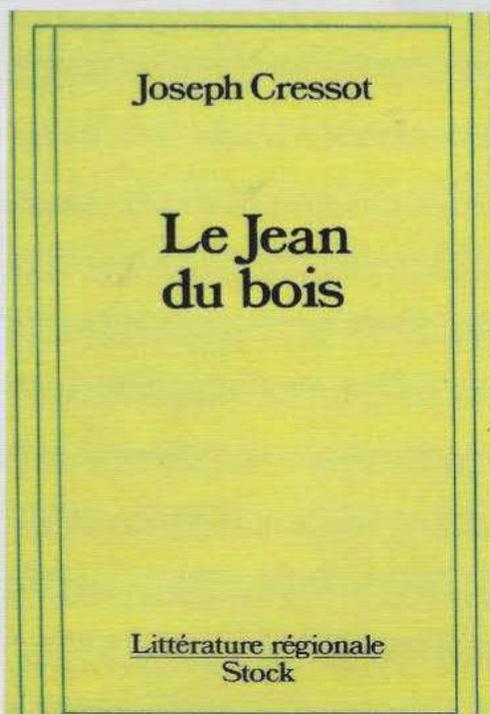
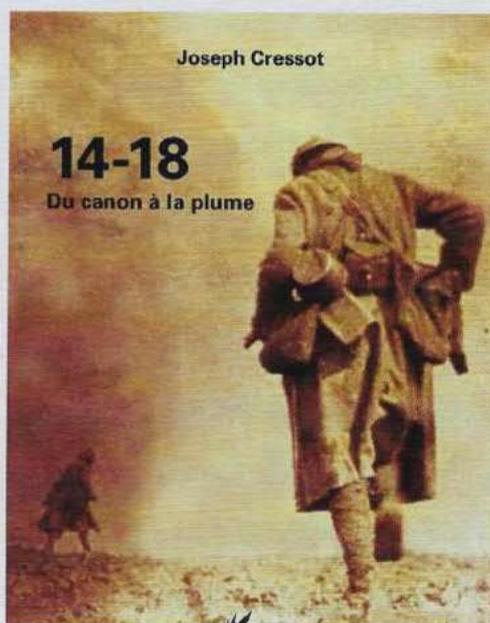
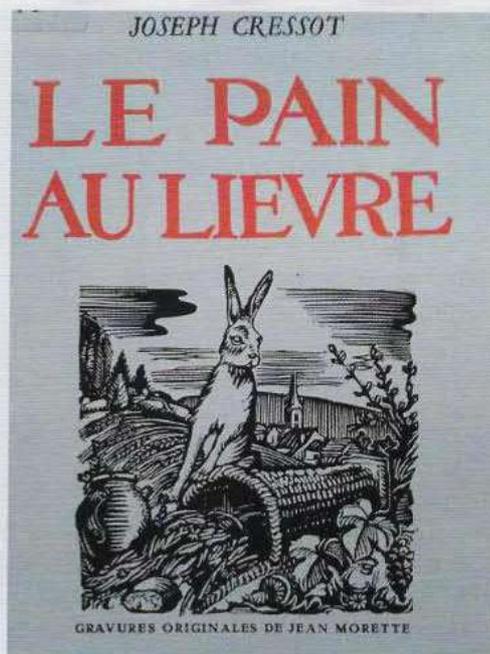
Dès que la situation s'envenima en 1939, il pria la mesure de la gravité de la situation. Dès le mois d'août, il envisagea l'arrivée des troupes nazies et savait bien qu'elles s'empresseraient d'incorporer dans leurs rangs les normaliens. Il ne put admettre cette perspective. Or la France avait bien préparé une évacuation de civils en cas de guerre, mais celle de la « zone rouge » et Montigny n'en faisait pas partie. Il obtint en catastrophe du recteur de Strasbourg le droit d'organiser un repli de l'EN à l'intérieur du pays et reçut bientôt comme affectation Poitiers. Les jeunes gens étaient pour l'heure encore en vacances, éparpillés dans tout le département. Il leur adressa un courrier pour les rappeler, sans toutefois rendre cette démarche obligatoire. Commença alors une phase extraordinaire dans toute l'histoire de l'École Normale. Les normaliens répondirent à l'appel, ils étaient 22 à entrer en deuxième année et 23 en troisième année. Pendant plusieurs semaines, ils préparèrent tous le déménagement d'un ensemble absolument hétéroclite, avec les lits, la literie, les tableaux, le matériel de géographie, de sciences, les casseroles et la batterie de cuisines, les armoires démontées... L'intendant Régneault, arrivé en 1937, un homme plutôt taciturne qui donnait toujours l'impression de se tenir à l'écart des jeunes, joua lui aussi un rôle décisif. Toujours est-il qu'un train complet

spécialement affrété partit à Poitiers le 12 octobre 1939. Les professeurs et les surveillants ne purent pas tous suivre car ils venaient d'être mobilisés. Très vite après le départ, les troupes allemandes arrivèrent et le mobilier du directeur Cressot, qui n'avait pas pris le temps de s'occuper de ses propres affaires, fut vendu aux enchères par les nazis.

Le séjour à Poitiers marqua profondément les esprits des promotions de normaliens qui continuèrent leur formation là-bas, tout comme les normaliennes de Moselle furent secouées par leur départ de Metz et leur installation à Romagne dans la Vienne. À Poitiers, les jeunes gens furent abrités dans une salle de danse, la Rotonde, qui venait de fermer pour cause de guerre. Autrement dit, aucun local adapté n'était prévu. Les jeunes gens qui avaient fait les déménageurs assurèrent l'emménagement et se transformèrent aussi en ouvriers polyvalents. En quelques jours, ils montèrent les cloisons d'un dortoir, adaptèrent l'éclairage... pendant que Cressot courait à la préfecture et à l'inspection académique. Ses tractations lui permirent de profiter de quelques autres points de chute, en particulier rue de la Tranchée. Là encore le rôle de Cressot fut remarquable, car le matériel venu de Montigny fut réparti en réalité sur quatre sites dont plusieurs tenus secrets. Si un jour les Allemands arrivaient jusque-là, on ne leur montrerait pas tout. Et effectivement en 1946, l'École Normale put reprendre à Montigny avec du matériel passé par Poitiers et sauvé. L'ambiance qu'avait su générer Cressot à Montigny joua un rôle décisif à Poitiers. Les jeunes gens n'avaient plus de surveillant, ils devaient par eux-mêmes aller à l'école annexe à un quart d'heure de marche et le directeur n'eut aucun problème de discipline à gérer. Le « petit père » ne porta jamais si bien son nom, il reconforta des jeunes qui n'avaient plus de nouvelles de leur famille et qui se demandaient ce qu'ils faisaient là. Le directeur expliquait que les Anglais allaient se charger de repousser les Allemands chez eux, aussi la nouvelle de la capitulation fit-elle très mal. Cressot s'employa alors à trouver un séjour à la campagne autour de Poitiers durant les vacances d'été pour tous ceux qui ne savaient pas où aller.

Le 23 novembre 1940 tomba une nouvelle bouleversante, Cressot fut promu Inspecteur général de l'Instruction publique en charge de l'enseignement primaire. Il eut peine à annoncer la nouvelle aux normaliens et refusa qu'on organise une fête à la hauteur de la nomination. Il partit donc à Paris et c'est dans sa résidence de Saint-Cloud qu'il mourut brutalement le 15 février 1954 à l'âge de 72 ans.

Joseph Cressot ne fut pas seulement le fonctionnaire dévoué du ministère de l'Éducation Nationale, il sut aussi se faire connaître comme écrivain. Il avait la plume facile et aimait écrire. Sa carrière d'écrivain a commencé à Metz. Une amitié était née entre lui et Victor Demange le patron du journal *Le Républicain Lorrain*, si bien qu'en 1937 Victor Demange accepta de lui confier une chronique régulière dans son journal sous le titre *Le paysan et son village*. Cressot avait l'intime conviction que la première guerre mondiale avait mis fin à tout un style de vie dans les campagnes, il se posa en témoin de ce qu'il avait vécu dans son village de Chatoillenot. Son objet ne consistait pas à vouloir revenir à l'ordre ancien mais à perpétuer le souvenir des qualités humaines rencontrées. Le succès dépassa ce que Victor Demange avait pensé, les lecteurs ayant le sentiment de retrouver leur propre enfance pourtant allemande ici en Moselle. Aussi l'idée germa-t-elle en 1939 de publier cette chronique sous forme d'un livre avec comme illustrateur Jean Morette, un autre ami de Cressot. L'arrivée de la guerre interrompit le projet. Victor Demange avait sabordé son matériel à l'arrivée des Allemands et Jean Morette était parti comme prisonnier dans la Ruhr. Cressot tenait au projet et il réussit à publier le livre en 1943 chez l'éditeur Stock sous le titre *Le pain au lièvre*. Aussitôt paru, ce livre reçut le prix Olivier de Serres destiné à distinguer un ouvrage qui évoque joliment la campagne. Il n'avait pas d'illustrations, il fut imprimé sur un papier de très mauvaise



qualité, mais des écrivains nationalement connus composaient le jury. L'écrivain Colette découvrit à cette occasion l'homme de lettres Cressot et elle lui adressa quelques courriers louangeurs. Cressot n'avait pas pour autant perdu de vue le projet initial et en 1953, il eut la joie de voir paraître son ouvrage édité par le *Républicain Lorrain* égayé de dessins de Jean Morette. L'emballage autour de ce livre fut tel qu'il fit l'objet d'une vingtaine de rééditions jusqu'en 1995. L'atmosphère du livre apparaît déjà dans le titre. Le père Cressot allait travailler dans les champs et quand il rentrait le soir, les enfants se ruiaient sur sa hotte qui contenait ce qu'il avait ramassé ici et là dans la journée et surtout les restes de son casse-croûte. Ils dégustaient alors avec délectation le reliquat de repas. Il se trouve que cette expression *Le pain au lièvre* est la traduction d'une expression germanophone bien connue du côté de Bitche. Plusieurs générations d'enseignants ont eu une raison particulière de connaître ce livre. Même ceux qui ne l'ont pas lu en tant que tel ont été en contact avec lui puisqu'il a largement été débité sous forme de dictées. Tous les élèves de France des années 1950-1965 ont, à un moment ou un autre, eu droit à au moins une dictée de Cressot !

Le livre suivant *Le Jean du bois*, publié en 1950, n'a pas connu tout à fait le même succès. Personne n'a jamais vu l'oiseau que la maman appelait « le Jean du Bois » et qui par son chant lui donnait des indications météorologiques. Ce livre



très descriptif s'intéresse moins aux gens que le premier. Il a tout de même fait l'objet d'une dizaine d'éditions.

Que Joseph Cressot soit devenu inspecteur général du gouvernement de Vichy a de quoi interpellier. Il a été nommé à un moment où les ministres de l'Éducation Nationale ne tenaient que quelques jours et il accepta le poste en voulant prouver sa fidélité à la République. Des études récentes montrent la généralisation d'un décalage entre les déclarations du gouvernement de Vichy et le fonctionnement quotidien des classes, si l'on excepte le chant au maréchal et son portrait dans chaque classe. Il reçut d'ailleurs la Légion d'honneur en 1946 à une époque où les purges contre les collaborateurs allaient bon train. Sa fonction d'Inspecteur général de l'enseignement primaire l'amena à jouer un très grand rôle auprès des enseignants de trois manières, en publiant des conseils dans de nombreuses revues à caractère pédagogique, en étant auteur de toute une série de manuels et en participant aux jurys des candidats aux postes d'inspecteurs primaires. Il avait très vite compris après 1918 qu'une réforme de l'enseignement était nécessaire. Il convenait de rompre avec la conception qui consistait à faire de l'élève un simple réceptacle de culture et à associer l'enfant aux apprentissages. Il mettait le doigt sur ce que

nos écoles maternelles réussissent si bien aujourd'hui, la prise de conscience de tous les sens au contact du réel. Une sorte de leitmotiv jaillit parmi tous ses conseils, aller vers la simplicité. Mais c'est évidemment là que la situation se complique, car cette apparente simplicité correspond à un dosage minutieusement analysé par l'enseignant. Il a créé, en marge des heures habituelles de classe, les heures de travaux dirigés. Pendant un moment dans la semaine (qui faisait alors 36 heures), les élèves sortaient de la classe avec leur maître ou leur maîtresse à pied pour découvrir un aspect du monde environnant. C'est dans le milieu, selon Cressot, que l'enfant apprend à connaître, qu'il éprouve des sensations et que jaillit la soif d'aller plus loin. Cressot ne tarda pas à rencontrer sur son chemin un pédagogue de dix ans son cadet, Célestin Freinet, fils de paysans comme lui et passé par une école normale comme lui. Freinet reprochait à Cressot de faire semblant de tenir compte de l'enfant, lui Freinet prôna beaucoup plus de liberté accordée à l'élève qui se construit

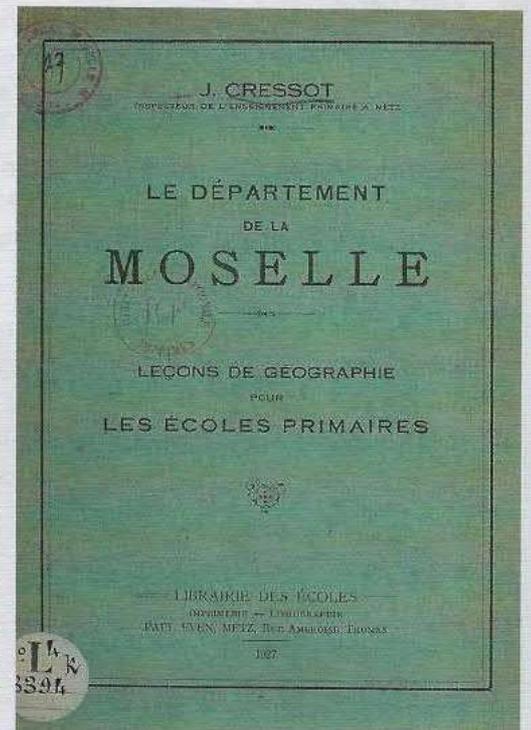
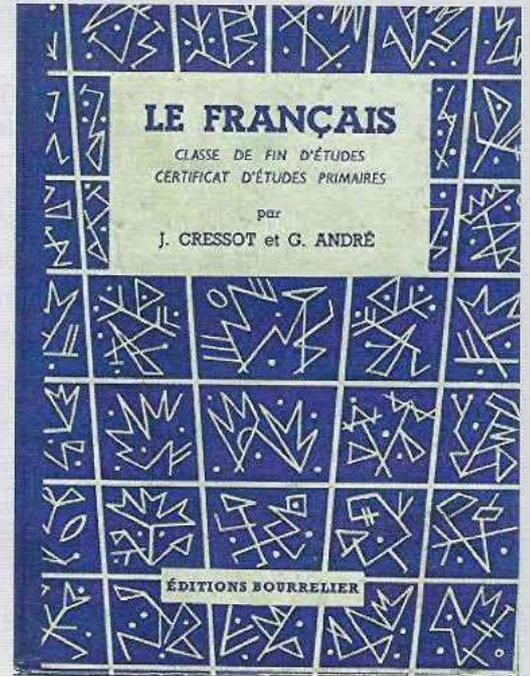
par lui-même. Le maître n'est là, selon Freinet, que pour indiquer l'itinéraire qui passe par la préparation d'écrits à envoyer aux élèves d'autres classes. Cressot tient à ce que l'instituteur ou l'institutrice reste toujours maître de ce qui se passe et il donne à l'enseignant une présence beaucoup plus prégnante. Ainsi par exemple, la présentation du livre de français à l'usage des classes de cours moyen auquel il

collabora met l'accent sur un code couleurs avec du vert pour le groupe sujet, du rouge pour le verbe, du bleu pour le complément d'objet, du noir pour le complément circonstanciel. L'emploi de symboles constitue un procédé d'initiation concret. Chaque chapitre se compose d'une histoire, d'un exercice d'orthographe, de leçons de grammaire avec une attention particulière portée aux verbes. Ainsi la pédagogie selon Cressot se différencie-t-elle profondément de celle de Freinet. Ils ne se retrouvent pas davantage dans leur manière d'appréhender le milieu. Dès 1928, Cressot avait publié chez Even à Metz un premier opuscule dans lequel il proposait un plan de monographie locale avant de sortir en 1946 un ouvrage pour guider les enseignants dans l'étude du milieu intitulé *La géographie et l'histoire locale : guide pour l'étude du milieu*. Cette orientation prenait directement en compte tout l'enseignement primaire, allant donc jusqu'à des tranches d'âges aujourd'hui absorbées par le collège. Cette étude du milieu exigeait un travail de préparation souvent effectué dans la solitude et fortement contrarié par les mutations des enseignants. Mais, grâce à Cressot, les Mosellans ont pu disposer pour la première fois en 1927 d'une géographie du département du département de la Moselle accessible à tous et qui n'a jamais été

remplacée. Elle fit l'objet de plusieurs mises à jour au fil des décennies auxquelles s'est employé, pour les dernières d'entre elles, René Bour qui avait été son élève à l'École Normale.

Au moment du Front populaire, le ministre de l'Éducation Nationale, Jean Zay, avait lancé l'idée d'une grande réforme de l'enseignement voulant déboucher sur une démocratisation réelle et sur une élévation générale et un épanouissement de la population à la gloire de la république. Il n'eut jamais le temps d'accomplir ce programme, mais Cressot se plaça dans la même perspective. L'école devait contribuer à façonner l'individu tout entier et son livre de 1935 *Éducation civique et morale à l'école primaire*, illustré par Jean Morette, devint indispensable dans les écoles pendant une quinzaine d'années. Cet ouvrage donne à réfléchir aujourd'hui quand on les rapproche de ses carnets de guerre. Cressot a montré durant la Première Guerre mondiale combien la camaraderie, l'ouverture à l'autre ont compté sur le front, il souhaita par la suite développer cet état d'esprit chez les jeunes. De même, il considéra le respect d'autrui, si humble soit-il, comme fondamental et il souhaita que les élèves s'imprègnent très tôt de cet état d'esprit. On pourrait presque mettre en parallèle son carnet de 1917-1918 dans lequel il décrit des camarades qui se ruaient sur la nourriture et plus encore sur la boisson dès qu'ils en avaient l'occasion, avec un chapitre de son livre de morale. Jamais il n'a formulé le moindre reproche à l'égard de ses compagnons de guerre, il pensait simplement qu'ils ne savaient pas, qu'ils n'avaient pas appris à se comporter. Les dessins de Jean Morette prennent dans cette perspective une signification profonde au-delà de la simple distraction. Cressot et Morette s'accordent sur le respect des autres et aussi de soi.

Si le mot bonhomme caractérise souvent le personnage de Cressot, il en est un autre auquel il se montra très attaché, la confiance. Cette confiance passait par le corps enseignant et à travers lui allait vers la population toute entière qu'il souhaitait voir vivre en harmonie. La curiosité constituait à ses yeux un levier de la vie à tous les âges. Son approche pédagogique est parfois oubliée aujourd'hui, elle était prévue pour un horaire d'un tiers supérieur à ce qu'il est maintenant. Il s'adressa à des maîtres qui gardaient leurs élèves jusqu'à 13 puis 14 ans et à des professeurs de ce qu'on appelait l'enseignement primaire supérieur supprimé à la Libération. On ne peut que se réjouir que quelques établissements scolaires portant son nom perpétuent sa mémoire. Bien qu'il ne fût pas lorrain de souche, il est devenu lorrain de cœur et a continué de venir très régulièrement à Metz après 1945 voir sa fille fixée à Metz. Il a appris aux Mosellans à connaître leur département. Et sa tombe se situe en terre lorraine à Avril, le village de son épouse.



Laurette MICHAUX
Ancien professeur à Montigny



© Photo Mairie d'Avril



Joseph Cressot assis,
Jean Morette debout à gauche